

II

Récit de Marthe Doutreleau, quarante ans, mère de Yann

Qu'est-ce qu'elle croyait, la Parisienne ? Que j'allais y offrir le thé au salon ? Qu'on allait grignoter des petits fours ? Ça se pointe sans prévenir chez les gens, ça tortille les fesses et ça vient vous faire la leçon ! Si seulement cet abruti de Corniaud y avait arraché un bifteck au mollet, mais y faisait qu'aboyer, cette jappette. J'ai fini par y envoyer la poêle sur le museau pour le faire taire. J'ai failli attraper la fille, c'est pas passé loin, dommage. « Il n'avait pas l'air bien ! » qu'elle a dit, cette morveuse. « Pas l'air bien ! » Pauv' petit chéri, va ! Ça fait dix ans qu'il a « pas l'air bien ». Y fait ça pour emmerder le monde, juste pour nous rendre la vie impossible. Qu'est-ce qu'y ont tous à le plaindre, celui-ci ? A cause que c'est un avorton ? Si y se comportait comme les autres, on le traiterait comme les autres, tout avorton qu'il est. Mais y faut qu'y frime avec ses airs de « je sais tout je dirai rien ». Il a une langue, non ? Je l'ai fait complet tout comme ses frères.

Alors pourquoi qu'y s'acharne à rien dire ? Hein ? Qu'est-ce qu'y nous reproche à la fin ? Je l'ai mis au monde tout pareil que les autres. C'est ma faute s'il est arrivé tout seul ? Et gros comme un poing ? Après ses frères qui sortaient par deux et qui faisaient leurs huit bonnes livres l'unité, je me suis pas sentie le faire.

C'est comme si j'avais pondu un œuf, ma parole !

Mais bon, on l'a gardé. Des fois qu'y servirait à des trucs qu'on pense pas, rapport à sa taille, qu'on s'est dit. Passer dans des endroits où ce que les autres passent pas. Trier des choses petites. Est-ce qu'on savait ?

La nature nous avait couillonnés une fois, p'têt qu'elle allait se rattraper par la suite. Alors on a patienté.

C'est pas pour ce qu'y nous coûtait à manger.

Eh ben pour déchanter, on a déchanté. Figurez-vous que monsieur veut faire le savant ! Je le comprends, d'un côté : ça fatigue pas et ça fait moins d'ampoules aux mains. Ça l'a pris à cinq ans, par là, quand on l'a envoyé à l'école, rapport aux allocations. Ses frères y allaient déjà, mais eux au moins y se mêlaient pas d'apprendre. Lui, ça y a plu, et pas qu'un peu. Et y s'est pas privé de le montrer. Manière de nous indiquer qu'on était des imbéciles, sans doute. On a supporté ça trop longtemps, son cirque, le nez dans les cahiers, l'écriture soignée en tirant la langue et compagnie. Jusqu'au jour où il a répondu à Doutreleau. C'était pour les foins. Il avait sept ou huit ans, j'sais plus, je tiens pas les comptes. De toute

façon il était pas plus haut que l'année d'avant, ça j'en suis sûre. Y a des moments je me demande même si y rapetisserait pas, par hasard. Faudrait le mesurer pour voir, mais on a autre chose à tourner, figurez-vous.

Bref, c'était les foins et y fallait qu'il aide à râtelier derrière. C'était pas y demander la lune, non ? Eh ben, il a pas bougé ses fesses et il a montré son cahier, façon de dire : j'y vais pas, j'ai du travail. Monsieur avait mieux à faire, n'est-ce pas ?

Doutreleau, ça y a pas plu. Il a piqué un coup de sang. Il lui en a descendu une bonne en travers du nez.

Que ça a saigné, même. Il a la main trop lourde, Doutreleau, je lui ai dit cent fois. Un jour y va m'en assommer un pour de bon et qui c'est qui va expliquer à la police ? Sûrement pas lui, y se planquera comme y s'est planqué quand la fille est venue. Il est pas causant, Doutreleau, quand y'a du monde y déguerpit et y me laisse toute seule pour faire la dame. Moi, j'ai la main leste. Pas lourde, leste. Ça part sec et ça punit bien. Et ça suffit à mon goût. Pas besoin de les étourdir. Mais n'empêche qu'il a plus bronché par la suite, le Yann, il a marché droit. Quand on y demandait quelque chose, y s'exécutait, et plutôt deux fois qu'une.

Sauf qu'y s'est mis à nous regarder avec cet air que j'aime pas. C'est qu'y vous ferait baisser les yeux, le petit serpent. Y faut lever la main pour qu'y cède. Devant ses parents ! Ça se prend pour quoi ?

Enfin jusque-là ça allait encore. Mais voilà qu'y va au collège à présent. Et qu'y nous ramène des compliments, le monsieur ! Comment qu'y savent qu'il est soi-disant intelligent vu qu'il en sort pas une ? Y z'y ont ouvert le crâne ou quoi ? Alors lui bien sûr y se prend pour le pape, y bombe le torse et y nous regarde de haut, le rase- mottes, c'est un comble, quand même !

La fille, je l'attendais. Je savais qu'y z'allaient débarquer, elle ou quelqu'un d'autre. Vu que Doutreleau y'avait foutu le cartable à la baille, au gosse, ça pouvait pas finir autrement. Y pousse, Doutreleau, mais faut le comprendre. Quat' fois qu'on l'appelait, le gosse, pour venir manger la soupe. Et lui à la fenêtre, le nez dans son bouquin, y bougeait toujours pas. Alors v'là mon Doutreleau qui se lève d'un coup. Il a pas cogné cette fois, pas du tout, y s'est levé, calme comme s'il allait pisser, il a pris le cahier, le livre, enfin tout le barda, y'a foutu dans le cartable, tranquille comme Baptiste, sans gueuler ni rien, il est sorti, on l'a vu marcher vers le puits, on a entendu plouf, terminé. Il est revenu et il a fini sa soupe. Le gosse il a pas moufté. Il a tout laissé faire. Il a continué un

moment à regarder la table, là où ce qu'y avait le livre, et que maintenant y'avait plus rien et puis il est parti se coucher tout droit, comme si rien s'était passé.

Au passage j'y ai demandé si y voulait un bout de pain vu qu'il avait pas mangé sa soupe. C'est vrai, on a beau dire, une mère reste une mère. Eh ben y m'est passé devant sans lever le nez, comme si j'avais été Corniaud qui y aurait aboyé après. Soyez bonne, tiens ! Ça m'a bien punie, allez.

III

Récit de Louis Dautreleau, père de Yann, quarante et un ans

La Marthe, tant qu'on aura un morceau de pain dur à tremper dans l'eau pour le faire mollir, elle appellera ça de la soupe. Et quand y'aura plus rien, elle ira quémander dans les bureaux, elle se fera plaindre. Et si elle a plus droit à rien dans les bureaux, elle ira se mettre à la sortie de la messe le dimanche et elle tendra la main. Sans vergogne. Elle baissera juste la tête pour pas voir les yeux des gens. Les femmes c'est comme ça. Elles sont comme les bêtes. Elles feraient n'importe quoi quand leurs petits ont faim. Les dents leur poussent comme aux louves et elles supportent tout.

Pas moi.

Je crèverai avant. Jamais je demanderai à personne, jamais. Et mes garçons non plus, y demanderont jamais rien...

IV

Récit de Fabien Dautreleau, frère de Yann, quatorze ans

Au milieu de la nuit, j'ai senti bouger à côté de moi. C'était Yann qui se levait et ça faisait craquer le lit. C'était pas pour aller faire pipi puisqu'on n'a pas le droit la nuit. On y va tous avant de se coucher, on se met en rang d'oignons dans la cour et, quand le père regarde pas, on s'amuse à celui qui ira le plus loin. L'hiver, c'est facile à mesurer avec les traces dans la neige. Ça nous fait rigoler. Ensuite on monte et c'est fini jusqu'au lendemain matin.

Mon Yann qui se lève, donc. Je lui demande où il va et il me dit que les parents se disputent en bas, qu'il va écouter et qu'il revient tout de suite. Enfin il me fait comprendre. Parce que son truc à Yann, c'est les signes. Incroyable. Il dit pas un mot. Il fait juste les mimiques, mais ça vaut tous les commentaires. Ça va à une allure supersonique. Si on essaie de l'imiter, ça dure des heures et c'est de la

bouillie. Avec lui, c'est rapide et clair comme de l'eau de roche. Il bouge presque pas, juste à peine le visage et un peu les doigts.

Longtemps j'ai cru qu'on était les seuls à pouvoir piger, je veux dire Rémy et moi, ses frères aînés, parce qu'on a l'habitude et qu'il nous aime bien. Mais c'est pas vrai. Ça marche avec n'importe qui. Il suffit qu'il décide de parler à ce n'importe qui. Seulement il se décide pas comme ça, le Yann. Il le fait quand il a confiance. Point final. Par exemple, il a jamais rien dit au père ni à la mère. Il les regarde même pas. Dans les frères, c'est à moi et à Rémy, les plus grands, qu'il parle le plus. Peut-être parce qu'on est dans le même lit depuis dix ans. Il y en a trois, de lits, dans la pièce du haut. Un pour les deux petits, le plus près de l'escalier, un pour les deux moyens au milieu de la pièce et un pour Rémy et moi, tout au fond, sous la fenêtre. Chez nous, à mesure que tu grandis, ça te pousse vers la fenêtre et ça t'éloigne de l'escalier et des parents qui dorment en bas. C'est pas plus mal, d'ailleurs : ça éloigne des taloches par la même occasion.

Quand Yann est arrivé, comme il était pas gros, ils l'ont ajouté dans notre lit. Et il y est resté. Ça s'est fait comme ça. Quand il était bébé, c'est nous qu'on s'en occupait, la nuit. La mère montait pas. Quand il braillait de trop à cause des dents, on faisait fondre un sucre dans un peu d'eau, on y trempait le petit doigt et on lui faisait sucer. Les parents l'ont pris en grippe. On sait pas pourquoi. Parce qu'il est pas pareil peut-être.

Ou bien parce qu'il travaille pas et qu'il mange quand même. Ils poussent. Un morceau de pain et une demi-pomme de terre et il est plein à ras bord, le Yann. Un moineau mange davantage. Et puis ils en ont peur, je crois. Il avait pas quatre ans qu'il leur faisait baisser les yeux rien qu'en les regardant. La mère supporte pas ça, elle lui file des beignes. Alors il les regarde plus du tout et l'affaire est réglée. Yann, il fait la différence entre Rémy et moi. C'est la seule personne qui nous distingue. Il se trompe jamais. De loin, de près, de face, de dos, la nuit, le jour, tout ce que vous voulez, pour Yann : Rémy c'est Rémy, et moi c'est moi. On a beau se ressembler comme un œuf et un œuf, il se trompe jamais. Des fois je me dis qu'il est bizarre. Pas à cause de sa petite taille, ça tout le monde le voit. Non, à cause de sa façon de se faire comprendre si vite et si bien. Parfois il me dit quelque chose de compliqué et je me rends compte seulement après qu'il a même pas bougé un cil. Il m'a juste regardé. Il y en a à qui ça ferait peur. Pas moi.

Bon, j'en reviens à cette fameuse nuit. Au bout de cinq minutes pas plus, je m'étais presque rendormi, voilà mon Yann qui revient et qui me tire la manche du pull-over (on dort avec parce qu'il fait pas chaud).

J'ouvre les yeux et je le trouve piqué là, juste devant mon nez. C'est la première fois que je le voyais paniqué comme ça. Alors, comme il est plutôt calme d'habitude, j'ai su tout de suite que c'était grave. Son visage s'est mis en mouvement, et ses petites mains, dans la lueur de la bougie. Et plus il me parlait, plus c'est moi qui l'avais, la panique.

— Il faut partir, Fabien — qu'il me dit — Tous ! Vite ! Avant le matin !

J'allais demander pourquoi mais j'ai eu peur de poser la question. Enfin, peur d'entendre la réponse plutôt. Terriblement peur. Et puis je crois que je savais déjà. J'ai seulement pu bredouiller :

— Mais Yann... il pleut à verse... il fait nuit noire...

— Justement — qu'il me dit — la pluie bat tellement fort, ils nous entendront pas sortir, il faut pas attendre, il faut se dépêcher et partir. Vite. Parce qu'ils veulent nous... ils vont nous...

Il voulait pas dire le mot. Le mot, c'était tuer, bien sûr. Mais il arrivait pas à le cracher, ou bien il voulait pas. Il a fini par dire :

—... ils nous veulent du mal... tu comprends ça ?

Quand je pense qu'il avait dix ans et moi quatorze, on aurait pu penser le contraire. Il faisait son possible pour me ménager. Je me suis quand même mis à pleurer. L'idée de fuir dans la nuit noire et sous la pluie battante avec mes frères me semblait trop terrible. Alors Yann a fait quelque chose de très doux et de très tendre. Il m'a caressé la tête et les joues avec ses deux menottes :

— Ne crains rien — ça voulait dire — je m'occuperai de vous tous. Ne perds pas courage.

Je me suis levé, je me suis habillé et, tous les deux, on est allés réveiller nos frères. On passait de l'un à l'autre. Dès qu'ils ouvraient l'œil, je leur expliquais ce que je savais et ce qu'il fallait faire. Si j'avais été seul, ils m'auraient pas cru, mais avec Yann c'était plus facile.

— D'accord, d'accord... je viens — qu'ils ont tous dit les uns après les autres.

C'est cette nuit-là que Yann est devenu notre petit chef. Ça s'est fait tout seul.

On s'est habillés le plus chaudement qu'on a pu, et on est descendus. Les marches de l'escalier craquaient méchamment mais la pluie crépitait si fort et le

vent soufflait tant que les parents ont rien entendu. L'horloge dans la cuisine marquait tout juste deux heures.

On a traversé la cour. Corniaud a pas bronché. Une fois dehors, on a marché droit devant nous sur le chemin, puis sur la route. En quelques secondes on était trempés, glacés... et perdus.

Yann marchait devant. Je le suivais de près avec Rémy. Nos frères venaient derrière, se tenant par la main. Les deux petits pleurnichaient.